

ORTHODOXIE

août 2011

N° 135

vco@gmx.fr

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
04 68 056336 OU
0616804541

Bulletin des vrais chrétiens orthodoxes sous la juridiction de S. B.
Mgr. Nicolas archevêque d'Athènes et primat de toute la Grèce

NOUVELLES

Je termine ce bulletin juste pour la Dormition. Plaise à Dieu, cette année, nous célébrerons la fête à l'hermitage.

Rien de nouveau ici en France. En Grèce, rien n'a changé non plus selon les nouvelles de là-bas et la mission en Afrique se porte bien aussi.

Je n'ai rien prévu pour le temps à venir mais les choses peuvent changer au jour le lendemain. Bonne fête de la Dormition !

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

Dans ton enfantement, tu as gardé la virginité, dans ta dormition tu n'as pas quitté le monde, ô Enfantrice de Dieu ! Tu es allée vers la vie, toi qui es Mère de la Vie, et par tes intercessions, tu délivres de la mort nos âmes.

Tropaire de la Dormition

TABLE DE MATIÈRE

- LE CINQUIÈME SCEAU
- LA TOMBE DE L'APÔTRE PHILIPPE
- DÉCOUVERTE
- À L'HEURE DE L'ÉPREUVE
- LES SAINTES ICÔNES
- SAINTS BORIS ET GLEB
- L'ORIGINE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION
- SUR L'AMOUR
- VIE DU SAINT HIÉROMARTYR HILARION (TROÏTSKY)

Il est aussi malséant pour les serviteurs de la chair et du ventre d'explorer le domaine spirituel, que pour une femme de mauvaise vie de parler de chasteté. Le feu ne prend pas au bois humide; la chaleur divine ne s'allume pas dans un coeur amoureux de la quiétude terrestre.

Saint Isaac le Syrien (Sentences 7)

LE CINQUIÈME SCEAU

L'Apocalypse parle de six ou de sept sceaux selon le passage de l'Écriture. Ces sceaux concernent les malheurs qui se répandront sur la terre. Il est également question des sept anges qui sonnent de la trompette. C'est la même réalité, qui est annoncée, sous deux images différentes, comme pour les songes du Pharaon au temps de Joseph : «Les sept vaches belles sont sept années : et les sept épis beaux sont sept années : c'est un seul songe.» (Gen 41,26) «Si Pharaon a vu le songe se répéter une seconde fois, c'est que la chose est arrêtée de la part de Dieu, et que Dieu se hâtera de l'exécuter.» (Gen 41,32).

Il y a sept sceaux et sept anges. «Un livre écrit en dedans et en dehors, scellé de sept sceaux.» (Apo 5,1) Sept est le chiffre de la plénitude et veut donc dire que tous les fléaux sont accomplis. «Aux jours de la voix du septième ange, quand il sonnerait de la trompette, le mystère de Dieu s'accomplirait.» (Apo 10,7) «Le septième versa sa coupe dans l'air. Et il sortit du temple, du trône, une voix forte qui disait : C'en est fait !» (Apo 16,17)

Le sixième seau concerne l'Antichrist, quand l'homme de la perdition apparaîtra en personne. Le cinquième seau, quand le cinquième ange sonnera de la trompette, annonce la destruction de la grande Babylone. «Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande, qui a abreuvé toutes les nations du vin de la fureur de son impudicité !» (Apo 14,8) Pourtant la bête (un autre nom pour Babylone), réapparaîtra encore à la fin des temps. «... bête, parce qu'elle était, et qu'elle n'est plus, et qu'elle reparaitra.» (Apo 17,8) «La bête que vous avez vue était et n'est plus. Cependant un jour elle reviendra et sortira de l'abîme, pour être de nouveau exterminée.» Il s'agit de cette «petite corne», dont parle Daniel (Dan 8,9) «Elle s'éleva jusqu'au chef de l'armée, lui enleva le sacrifice perpétuel, et renversa le lieu de son sanctuaire.» (Dan 8,11)

La bête, Babylone, la grande prostituée, c'est toujours la même réalité sous des images différentes.

Les sceaux et les anges qui sonnent de la trompette, sont liés. Quand un seau est ouvert l'ange correspondant sonne de la trompette. Qui ouvre ces sceaux ? «Et l'un des vieillards me dit : Ne pleure point; voici, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, a vaincu pour ouvrir le livre et ses sept sceaux.» (Apo 5,5) Quand donc le Christ, Celui qui est «digne de prendre le livre, et d'en ouvrir les sceaux» (Apo 5,9) ouvre un de ces sceaux, un ange sonne de la trompette et ce qui était caché et cacheté s'accomplira.

Il me semble que nous sommes au temps du quatrième seau et que bientôt le cinquième ange va sonner. Quand sera ce *bientôt* ? Dieu seul le sait. «Pour ce qui est du jour et de l'heure, personne ne le sait, ni les anges des cieux, ni le Fils, mais le Père seul. Ce qui arriva du temps de Noé arrivera de même à l'avènement du Fils de l'homme. Car, dans les jours qui précéderent le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche; et ils ne se doutèrent de rien, jusqu'à ce que le déluge vînt et les emportât tous : il en sera de même ...» (Mt 24,36-39)

Pourtant tous ces malheurs, dont l'Écriture parle, auront un issu heureux, pour ceux qui seront sauvés. «Parce que tu as gardé la parole de la persévérance en moi, je te garderai aussi à l'heure de la tentation qui va venir sur le monde entier, pour éprouver les habitants de la terre.» (Apo 3,10) «Vous aurez une tribulation de dix jours. Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie.» (Apo 2,10) «Saints, soyez-en dans la joie, et vous aussi, saints apôtres et prophètes, parce que Dieu vous a fait justice d'elle.»

Archimandrite Cassien



LA TOMBE DE L'APÔTRE PHILIPPE DÉCOUVERTE



Une équipe d'archéologues dirigée par l'Italien Francesco d'Andria a affirmé avoir retrouvé à Pamukkale, l'antique Hiérapolis, dans l'ouest de la Turquie, la tombe de Saint Philippe, l'un des douze apôtres de Jésus Christ, rapporte l'agence Anatolie.

"Nous tentons de retrouver depuis des années la tombe de Saint Philippe (...) Nous l'avons finalement trouvée dans les décombres d'une église (de la zone) que nous avons mis au jour il y a un mois", a souligné l'archéologue qui travaille depuis plusieurs années en Turquie, cité par l'agence.

Il a précisé que la tombe n'avait pas encore été ouverte. "Un jour elle le sera sans doute. Cette découverte est d'importance majeure pour l'archéologie et le monde chrétien", s'est félicité l'archéologue.

Originaire de Galilée, l'actuel Israël, Philippe fut l'un des disciples du Christ. Il serait parti évangéliser des régions d'Asie Mineure et aurait été lapidé puis crucifié par les Romains à Hiérapolis, en Phrygie.

À L'HEURE DE L'ÉPREUVE

Sans la Permission de Dieu, le diable ne peut nous tenter, comme nous voyons, par exemple, dans l'histoire de Job. «Le Seigneur dit à Satan : Voici, tout ce qui lui appartient, Je te le livre; seulement, ne porte pas la main sur lui.» (Job 1,12) S'étant attaqué à tout son avoir, le malin finalement demanda aussi à pouvoir attenter à sa vie : «Le Seigneur dit à Satan : Voici, Je te le livre, seulement, épargne sa vie.» (Job 2,6)

Dieu permet ces épreuves afin de mettre au grand jour ce qui est vraiment au fond de nous-mêmes. Notre foi, notre amour, notre générosité etc. sont-ils véritablement purs ou n'est-ce pas en réalité une recherche égocentrique de nous-mêmes ? L'épreuve le montrera. Avant sa Passion, le Tentateur demanda aussi à tenter les apôtres : «Satan vous a réclamés, pour vous cribler comme le froment.» (Luc 22,31) Un peu avant, le Seigneur dit : «Vous, vous êtes ceux qui avez persévéré avec Moi dans mes épreuves.» (Luc 22,28) Cela montre que les apôtres avaient supporté certaines épreuves mais quand le vent souffla plus fort, au moment de la Passion, leurs faiblesses furent mises à découvert : Pierre renia par trois fois le Christ, les autres s'enfuirent de peur et seul Jean le bien-aimé et quelques femmes restaient fidèles.

Déjà bien avant la Passion, certains apostasiaient et trouvaient les paroles du Messie dures car elles ne correspondaient pas à leurs attentes. «Dès ce moment, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec Lui.» (Jn 6,66)

Quand je vois comment le Malin tente l'Église à l'heure actuelle, je ne m'étonne pas de la réaction de chacun. Triste, mais nullement scandalisé, je constate la chute de l'un et le trébuchement de l'autre. Espérons qu'une fois la tempête passée, tout rentrera dans l'ordre comme au temps des apôtres. Qu'il y ait aussi des Judas, qui renient et trahissent le Sauveur, cela n'est nullement exclu. Ce qui se passe dans l'Église est encore plus fort dans le monde. Il y a eu les faiblesses des apôtres et il y a eu la populace qui criait : «Crucifie-Le». Les pires crimes et perversions se commettent dans le monde actuel, «car, si l'on fait ces choses au bois vert, qu'arrivera-t-il au bois sec ?» (Lc 23,31), au bois sec, où il n'y a plus aucune sève, c'est-à-dire où la Grâce fait défaut.

Sodome et Gomorrhe étaient peu de chose à côté de ce qui se passe actuellement. Je sais qu'il est difficile de prophétiser, surtout quand il s'agit du futur, comme disait quelqu'un, mais je me demande s'il y a encore cinquante justes qui sauront détourner la punition inévitable sur ce monde du péché, «parce que le cri contre ses habitants est grand devant le Seigneur.» (Gen 19,13)

L'Apôtre parle clairement de tout cela dans le second Épître aux Thésaloniciens : «Que personne ne vous séduise d'aucune manière; car il faut que l'apostasie soit arrivée auparavant, ... car le mystère de l'iniquité agit déjà ... avec toutes les séductions de l'iniquité pour ceux qui périssent parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés ...» (II Th 2,7-12)

«Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-Il la foi sur la terre ?» (Lc 18,8)

Les Anciens prophétisaient qu'aux dernières générations ne seront données que des ailes faibles et que ceux qui seront sauvés arriveront à l'autre rive avec beaucoup de peine. De mon côté, mon rôle n'est pas de juger et d'analyser ce qui se passe actuellement, mais de lutter moi-même pour mon salut et de prier pour ceux qui sont tentés, comme le Seigneur l'a fait pour ses disciples : «Mais J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point.» (Luc 22,32)

C'est l'heure où l'Église, l'Épouse du Christ, dit également : «Je m'adresse à vous, à vous tous qui passez ici ! Regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur, à celle dont j'ai été frappée ! Le Seigneur m'a affligée au jour de son ardente Colère.» (Lam 1,12)

Archimandrite Cassien

LES SAINTES ICÔNES

Il perd beaucoup, celui qui n'a pas appris à regarder les saintes icônes. Un chrétien dérive un grand profit de leur seule contemplation, alors que les peintures religieuses occidentales, pleines d'affectation et envahies par l'esprit du monde, peuvent provoquer beaucoup de mal. Une petite histoire empruntée au *Paterikon* peut expliquer ceci de façon très claire :

«Trois pères avaient pour coutume de rendre visite au bienheureux Antoine chaque année. Deux d'entre eux interrogeaient le saint à propos de certaines pensées et du salut de leur âme. Le troisième restait silencieux, ne posant aucune question. Finalement, abba Antoine lui demanda : *Voici de nombreuses années que tu viens ici, pourquoi ne me poses-tu jamais aucune question ?* Et lui de répondre : *Père, lorsque je vous regarde, je suis rassasié*».

Voyez-vous le grand bénéfice spirituel que peut procurer la simple contemplation des saints, et tout particulièrement lorsqu'il s'agit d'austères ascètes du désert comme Antoine le Grand ? Le même bénéfice peut être obtenu en regardant les icônes. Bienheureux ceux qui possèdent de telles icônes dans leur maison et dans leur église paroissiale.

Les icônes ne sont pas des objets décoratifs mais des objets sacrés. Ce ne sont pas des peintures, des ornements muraux, mais des véhicules de la grâce divine, des échelles qui nous mènent vers les cieux, des représentations des réalités célestes. Elles représentent le royaume des cieux, le paradis, avec le Christ dans sa Gloire, entouré de ses saints semblables à des corps célestes qui reçoivent leur lumière d'un autre astre, illuminés qu'ils sont par la puissance de sa Divinité. Les icônes sont les images de la nouvelle création, du monde éternel et impérissable. Ils sont l'image de la déification de l'homme, accomplie par le don du corps adorable du Sauveur ressuscité à la droite de Dieu dans les cieux.

Derrière les humbles matériaux des icônes se trouve cachée la puissance de Dieu qui sanctifie les eaux et qui, à travers eux, a accompli des miracles. C'est cette puissance que nous adorons lorsque nous embrassons une icône de nos lèvres. Quand nous la vénérons, nous adorons le Dieu un et trine.

Ces objets sacrés ne peuvent pas être confectionnés selon les caprices de nos goûts charnels. Nous ne pouvons non plus les placer à notre gré, comme des peintures dans une salle de séjour, parmi les objets profanes de ce monde.

Dans chaque foyer, un endroit particulier devrait être réservé aux objets sacrés : l'eau bénite, les couronnes du mariage, les livres saints. Une lampe à huile brûle toujours devant cet endroit (Ex 27,20-21), cet endroit où s'élève aussi cet encens à la fois sensible et spirituel : notre prière.

Alexandre Kalomiros

La mort, ce n'est que la fin du début pour un vrai croyant.

Archimandrite Cassien

SAINTS MARTYRS BORIS ET GLEB DE RUSSIE ET SAINT GEORGES LE HONGROIS, SERVITEUR DE BORIS

(+1015)

Fêtés le 24 juillet

Saints Boris et Gleb étaient les deux fils cadets du saint Prince Vladimir. Ils s'étaient distingués depuis leur enfance par leur douceur et leur piété. Aussitôt après la Naissance au ciel de saint Vladimir (15 juillet 1015), Sviatopolk leur aîné et qui était depuis longtemps jaloux de la faveur de ses deux jeunes frères, décida de se débarrasser d'eux pour s'emparer de leur part d'héritage.

C'est en revenant d'une expédition victorieuse contre la peuplade païenne des Petchenègues que le jeune Boris apprit la nouvelle du décès de son père et en approchant de Kiev, il pria le Seigneur d'accueillir Vladimir dans le chœur des justes et se consolait en pensant que Sviatopolk serait désormais pour lui comme un père.

Averti par un espion que Boris ne nourrissait aucun mauvais sentiment envers lui et qu'il n'avait nullement l'intention de lui disputer la succession, Sviatopolk persista néanmoins dans son intention de le faire périr. Il choisit les plus cruels de ses serviteurs et les envoya à la rencontre de son frère, leur donnant l'ordre de le surprendre pendant son sommeil. Boris fut prévenu des intentions de son frère mais il ne put y croire et poursuivit son chemin avec l'innocence d'une brebis.

Deux jours plus tard, on lui confirma le dessein de son aîné et on l'informa que son jeune frère Gleb avait quitté Kiev en bateau pour le rejoindre. Boris s'exclama : «Béni soit Dieu ! Je ne m'enfuirai pas d'ici ni ne m'opposerai à mon frère aîné. Que la Volonté de Dieu soit faite !» Les aristocrates et les soldats qui s'étaient mis librement à son service lui proposèrent d'investir la cité et d'en chasser Sviatopolk, mais Boris refusa et décida au contraire d'envoyer une supplique à son frère, implorant sa clémence et de congédier ses troupes. Peu après, il apprit que les serviteurs de son frère avaient été aperçus à quelques heures de cheval du camp près de la rivière Alta. Saisi d'une crainte humaine, il se mit à prier : «Souverain, Seigneur Jésus Christ, ne me laisse pas périr mais étends ton Bras puissant sur moi, pécheur et misérable : délivre-moi de la fureur de ceux qui marchent contre moi; délivre-moi en cette heure puisque toi seul es le Refuge des désespérés !»

Resté seul avec son serviteur hongrois, Georges pour attendre l'arrivée des meurtriers, il se retira dans sa tente et passa sa dernière nuit dans les larmes et la prière et trouva un réconfort et un élan de courage en se rappelant le souvenir des saints martyrs tués par leurs parents : Nicéas, Vincésilas et Barbara. À l'aube, il fit célébrer les Matines par un prêtre et se tournant vers une icône du Christ, il Lui adressa cette supplique : «Seigneur Jésus Christ, toi qui as daigné apparaître sur la terre sous forme humaine et qui T'es laissé volontairement clouer sur la Croix, toi qui as accepté la passion à cause de nos péchés, donne-moi aussi d'accepter la mienne. Je la reçois non de mes ennemis mais de mon frère : Seigneur, ne la lui impute pas comme péché.» Les envoyés de Sviatopolk arrivèrent alors sur place mais n'osant interrompre l'office, ils attendirent à l'extérieur de la tente qu'il fût terminé. L'office achevé, Boris après avoir embrassé ses proches, s'étendit sur sa couche et attendit les meurtriers qui se précipitèrent dans la tente, tels des bêtes féroces. Son fidèle Georges essaya de

s'interposer et de protéger son maître en le couvrant de son corps mais il tomba sous les coups des meurtriers qui se ruèrent ensuite sur Boris. Le saint supplia son frère de lui laisser encore quelques instants pour prier Dieu puis s'offrant aux lances comme un agneau innocent, il dit en pleurant : «Approchez, frères et terminez votre office et que la paix soit avec mon frère et avec vous.» Les hommes lui plongèrent alors leurs lances dans le corps puis le croyant mort, ils entreprirent de massacrer sa suite. Mortellement blessé, Boris se traîna à grand peine à l'extérieur de la tente et pria : «Je Te rends grâce, Seigneur, mon Dieu, de m'avoir accordé, tout indigne que je sois, de communier à la Passion de ton Fils. J'ai été blessé par les serviteurs de mon père, pardonne-leur leurs péchés, accorde-moi le repos en compagnie des saints. Car tu es mon Défenseur, Seigneur et entre tes Mains je remets mon esprit.» Revenu sur ses pas, l'un des assassins acheva Boris. Son corps fut ensuite transporté dans l'église Saint-Basile à Vychégrod.



Dès qu'il eut appris la fuite de Gleb, Sviatopolk avait dépêché à sa poursuite des hommes sûrs, leur ordonnant de le mettre à mort. Voyant approcher ces embarcations, Gleb pria ses proches de ne pas résister et même de s'éloigner. Il pensait ainsi être capturé seul et conduit devant son frère qu'il espérait apitoyer au risque de mourir seul à la place de tous. Mais quand le danger devint imminent, le jeune Prince prit peur et supplia le Seigneur de lui porter secours. Les envoyés de Sviatopolk arraisonnèrent l'embarcation de Gleb et montant à bord, il ordonnèrent au cuisinier du prince qui se tenait derrière lui, de l'égorger. Celui-ci saisit la tête de son maître qui se laissa faire comme une brebis d'abattoir et adressant une prière au Christ, il confessa que s'offrant au glaive de ses meurtriers, il participerait de cette manière à sa Passion salutaire. Triomphant ainsi de la peur de la mort et de la souffrance par le souvenir du Christ, il s'offrit sans résistance à son assassin qui le frappa à la tête et lui trancha la gorge. Les meurtriers emportèrent alors son corps et le dissimulèrent sous un arbre puis ils revinrent à Kiev pour rendre compte de leur mission à Sviatopolk. Surnommé le *maudit*, ce dernier fut bientôt

déposé par une révolte populaire et son frère Iaroslav le Sage s'empara du pouvoir.

Cinq ans après la passion des deux frères, des chasseurs découvrirent dans la forêt un cadavre intact qui resplendissait comme l'éclair. On comprit qu'il s'agissait du corps de saint Gleb et le prince Iaroslav ayant été prévenu, il ordonna que le corps fût transporté à Vychégorod afin d'y reposer à côté de celui de saint Boris. Leur culte fut bientôt reconnu par l'Église et leur tombe devint un lieu de pèlerinage, attirant des foules immenses de fidèles qui venaient y trouver la guérison et le réconfort dans leurs afflictions.

Premiers saints glorifiés de l'Église russe, ils sont aussi les premiers représentants des Strastoterptsi, c'est-à-dire les «Saints laïcs qui ont souffert la passion» sans résistance, catégorie particulière de saints à l'hagiographie russe comme le sont saints Igor de Kiev, Michel de Tver, André de Bogolioubov, le tsarevitch Dimitri et Gabriel de Bialystok.

Tropaire des saints Martyrs Boris et Gleb mode 4

Ô Justes ayant enduré la souffrance,

Ô Vrais Serviteurs obéissants à l'Évangile du Christ :

Ô Chaste Boris et Innocent Gleb,

Appelé dans le Saint Baptême des noms de Romain et David dans le Seigneur, Vous n'avez pas résisté aux attaques maléfiques de l'ennemi, votre propre frère, Qui tua vos corps mais n'eut pas de pouvoir sur vos âmes.

Que pleure et se lamente à présent l'infâme meurtrier,

Pendant que vous vous réjouissez avec le Choeur des Anges d'En-Haut,

Vous tenant devant la Sainte Trinité,

Priant pour les souffrances des Chrétiens de Russie, plaise à Dieu

Qu'il soit victorieux de tout mal dans le pays et que votre peuple soit sauvé.

Kondakion des saints Martyrs Boris et Gleb mode 4

Votre Très Glorieuse Mémoire illumine ce jour,

Ô Nobles Participants à la Passion du Christ,

Ô Saints Boris et Gleb,

Qui nous appellent à chanter ensemble les Louanges du Christ Notre Dieu.

Le priant devant vos images bénies,

Nous recevons les dons de guérison par vos prières.

Car vous êtes en effet des Divins Guérisseurs, Ô Saints de Dieu.

QUESTION :

P. Cassien

Pourquoi ne crois-tu pas que la Vierge Marie est l'Immaculée Conception ?

RÉPONSE :

Tout d'abord, ce «dogme» ne se rapporte aucunement à la virginité de la Toute-Sainte mais à sa conception par ses parents. Or, elle fut conçue comme tout être humain, par l'accouplement de ses parents, et selon les Pères, les conséquences du péché originel se transmettent par la conception naturelle.

Ce n'est que le Christ qui fut conçu par la vertu de l'Esprit saint et qui n'a donc pas eu à subir ces conséquences. Je dis bien les *conséquences* du péché originel (refus du paradis, mort etc.) car le péché originel lui-même incombe aux premiers parents et non à leur descendance.

Si mes parents dilapident tout leur avoir avant de mourir, je n'hérite que des dettes, donc j'hérite les conséquences mais je ne suis pas responsable de ce qu'ils ont fait.

Si (!) la Vierge a dit à Lourdes : «Je suis l'Immaculée Conception», cela ne veut nullement dit qu'elle fut conçue d'une manière immaculée mais qu'elle a conçu le Christ d'une manière immaculée. Il est bien dit : Immaculée Conception, et non Conçue Immaculée. C'est-à-dire : elle conçoit d'une manière immaculée, car restant vierge.

Quand David dit, dans le psaume 50 : *et dans le péché ma mère m'a enfanté*, pourquoi cela ne s'appliquerait-il pas aussi à la Toujours-Vierge, qui fut conçue de la même manière que David ou l'aveuglé-né, à qui les pharisiens disaient : «Tu es né tout entier dans le péché, et tu nous fais la leçon ?» (Jn 9,34)

Concernant la virginité de la Toute-Sainte : les orthodoxes croient qu'elle fut vierge avant, pendant et après son enfantement (du Christ), puisque l'enfantement s'était fait précisément par la Vertu de l'Esprit saint et non par une conception selon la nature.

Joseph, son époux, ne l'a pas connue jusqu'à la Naissance de Jésus et cela ne veut pas dire qu'il l'a connue après; c'est une manière de parler fréquente de l'Écriture.

Les autres *enfants* de Marie étaient, selon la Tradition, les enfants du premier mariage de Joseph et c'est pour cela qu'ils étaient appelés *frères* et *sœurs* de Jésus, non au sens moderne, mais à la manière de l'époque, manière qui est plus large et qui peut vouloir dire : *frère de lait, demi-sœur* etc.

Quand j'étais en Afrique, combien de fois on m'a dit : *Celui-là est mon frère*, et je croyais d'abord qu'ils avaient les mêmes parents. Finalement, j'ai compris que ce *frère* était un orphelin que les parents avaient pris pour l'élever ensemble avec leurs enfants naturels.

Mais je m'écarte du troupeau et revenons donc à nos moutons pour en finir avec ta question.

Donc la Toute-Sainte fut conçue avec les conséquences du péché originel, et c'est lors de l'Annonciation qu'elle en fut purifiée, comme les chrétiens lors du baptême.

Archimandrite Cassien

Après de longues années de service, le prêtre d'une paroisse fut nommé ailleurs. Une vieille en fut fort triste et lui dit : «J'espérais que ce serait vous qui m'enterriez.»

Le prêtre : «Ne vous chagrinez pas. Je reste ici encore deux semaines.»

L'ORIGINE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Dans : L'Histoire de Jésuites écrite, par W. Guettée (tome 2, livre 6,1)

Depuis un siècle environ, (16^e siècle) les Dominicains étaient en lutte avec les Franciscains sur la question de l'Immaculée-Conception. Scot, de l'Ordre de Saint-François, était le premier qui avait soutenu cette opinion dans l'École. Jusqu'alors elle avait été universellement rejetée par tous les théologiens. Depuis que saint Bernard et Pierre Lombard l'avaient regardée, comme nouvelle, inventée par une dévotion ignorante, et comme contraire à la tradition catholique. Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, les deux grands docteurs des Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, étaient unanimes pour la rejeter, au XIII^e siècle. Scot avait l'ambition de détrôner saint Thomas, dont la *Somme* était classique pour l'enseignement de la théologie; et il affectait de prendre, sur toutes les questions controversées, le contre-pied du théologien Dominicain. Les Franciscains suivirent leur *Docteur subtil*; les Dominicains restèrent fidèles à leur *Docteur angélique*, et les deux Ordres entrèrent en lutte sur plusieurs questions.

Celle de l'Immaculée-Conception prit une grande importance lorsque l'Université de Paris, par antipathie pour les Dominicains, avec lesquels elle luttait à la fin du XV^e siècle, se rangea du côté des Franciscains. Pour empêcher les Dominicains de se présenter aux grades de l'Université, elle décida que tous les Docteurs prendraient l'engagement de défendre l'opinion de l'Immaculée-Conception.

Les Jésuites de France, dans leurs premières luttes contre l'Université, l'attaquèrent sur cette question; le P. Maldonat fit afficher, dans Paris, des placards dans lesquels cette opinion était traitée comme une monstrueuse hérésie. A Rome, on ne favorisait pas l'opinion des Franciscains. Le jésuite Olave, docteur de l'Université de Paris, fut le premier qui l'enseigna officiellement sous les yeux du pape. Son enseignement fit scandale, et Ignace de Loyola lui défendit de continuer; c'est ce que rapporte le jésuite Mafféi, un des historiens du premier Général de la Compagnie.

Mais lorsque les Jésuites eurent entrepris de nuire aux Dominicains, ils s'emparèrent de la question de l'Immaculée-Conception, et donnèrent à la discussion un caractère qu'elle n'avait jamais eu jusqu'alors. Elle était en effet restée dans les limites d'une simple opinion controversée; mais les Jésuites travaillèrent tout aussitôt à en faire une question de foi, afin de pouvoir affirmer que les Dominicains et leurs adhérents avaient soutenu une hérésie et étaient hérétiques.

De Lugo, cardinal-jésuite, écrivit donc à un de ses confrères de Madrid :

«Que votre Révérence fasse en sorte que les vôtres s'appliquent avec soin dans vos quartiers à réveiller la dévotion de la Conception, à laquelle on est fort affectionné en Espagne, pour voir si, par ce moyen, nous pourrions détourner ailleurs les Dominicains, qui nous pressent fort ici en défendant saint Augustin; et je crois que si on ne les oblige de s'employer sur quelque autre matière, ils nous surmonteront dans les principaux points de *Auxiliis*.»

A dater de cette époque, les Jésuites firent réciter à leurs congréganistes un acte de consécration dans lequel ils s'engageaient à défendre et à propager la croyance de l'Immaculée-Conception, tant que le Saint-Siège n'aurait pas donné une décision contraire. Cet acte de consécration a été imprimé et répandu de toutes parts par les Jésuites eux-mêmes : ils croyaient donc que le Saint-Siège pouvait prononcer aussi bien contre que pour l'Immaculée-Conception. En partant de cette donnée, ils auraient dû être modestes dans le zèle qu'ils déployaient en faveur de cette opinion; ils l'eussent été sans doute s'il se fût agi seulement d'une simple théorie qui ne pouvait servir les intérêts de la Compagnie; mais ils pouvaient, à l'aide de cette question, nuire aux Dominicains : en conséquence, ils ne négligèrent rien pour lui donner l'importance d'une question de foi.

SUR L'AMOUR

L'amour sans sacrifice n'est que de la sentimentalité. C'est à travers le sacrifice que l'amour se montre et se purifie. Celui qui est l'Amour a donné l'exemple sublime en donnant sa Vie pour nous sur la croix. Nos petites croix quotidiennes sont là pour montrer si notre amour est véritable et elles nous aident à le purifier. Le jeûne, qui nous est pénible, la prière qui nous fatigue, la lecture spirituelle qui nous ennueie, l'habillement correct qui nous gêne etc. sont autant d'occasions – en plus, bien sûr, des travers de la vie qui ne manquent pas, et qui ne sont pas purement matériels mais ont généralement une raison plus profonde –, qui reflètent ce qui est en nous et ce que nous cherchons vraiment.

Je ne dis pas que la vie spirituelle soit facile, non, car le vieil homme se révolte en nous; mais sans effort, sans sacrifice, notre amour ne deviendra jamais pur. L'or et l'argent sont éprouvés sept fois, comme dit l'Écriture, et notre amour doit l'être aussi. «Un argent éprouvé sur terre au creuset, et sept fois épuré.» (Ps 12,6) «C'est là ce qui fait votre joie, quoique maintenant, puisqu'il le faut, vous soyez attristés pour un peu de temps par diverses épreuves, afin que l'épreuve de votre foi, plus précieuse que l'or périssable qui cependant est éprouvé par le feu, ...» (I Pi 1,7)

Pourquoi sept fois (un chiffre symbolique) ? Parce que ce n'est pas en une seule fois que notre purification se fait, mais à travers toute notre vie – si on y arrive, car beaucoup tournent en rond, piétinent sur place, et quand ils arrivent au terme de cette vie, se grattent la tête (autrement dit : se mordent les doigts). D'autres, hélas, relâchent sur le parcours et retournent à ce qu'ils ont vomi : l'amour égocentrique, le repliement sur soi, l'hédonisme etc.

Il est facile d'aimer le repas pascal, mais, s'il n'était pas précédé par le Carême, on ne pourrait l'apprécier. Celui que ne sait se priver de nourriture, – dont le ventre est toujours repu, – comment peut-il goûter cette douceur que seule la privation donne ? Celui qui aime son prochain dont la compagnie est agréable n'aime finalement que le plaisir que cette compagnie procure, mais pas nécessairement le prochain. L'amour doit se montrer aux moments difficiles, avec des personnes souffrantes, que la vie a marquées. C'est cela, la pierre de touche qui montre alors au grand jour si notre amour est pur ou non.

Le vrai amour suppose donc sacrifice, renoncement, continence, ascèse. Sans larmes, sueur et sang, quel prix l'amour peut-il avoir ? «Donne ton sang et reçois l'Esprit», disent les Pères. Certes, cela vaut aussi pour l'amour.

«L'amour ne périt jamais,» dit l'Apôtre (II Cor 12,8) en parlant de l'amour véritable et non de l'amour de soi qui est pourri et ne portera jamais de fruits.

Pourquoi l'amour suppose-t-il le sacrifice ? En deux mots : cela est dû à la chute de l'homme. L'amour s'est replié sur soi-même et il est devenu narcissique.

Résumons : Qu'est-ce que l'amour finalement ? Il ne peut être ni défini, ni raisonné, mais expérimenté partiellement dès cette vie et entièrement ... à la fin de l'éternité.

Archimandrite Cassien

La fin de toutes choses est notre Seigneur et notre Dieu. Par amour pour la création, Il a livré son Fils unique à la mort de la croix. Non qu'il Lui eut été impossible de nous racheter d'une autre manière; mais Il nous a révélé ainsi son amour surabondant et par la mort de son Fils seul engendré, Il nous a rapprochés de Lui. S'Il avait possédé quelque chose de plus précieux, Il nous l'aurait donné afin de gagner ainsi notre race. Son amour suprême a daigné nous laisser notre liberté entière sans la contraindre bien qu'Il en ait eu la puissance, afin que l'amour de notre coeur nous rapprochât spontanément de Lui.

Saint Isaac le Syrien (Sentences 57)

VIE DU SAINT HIÉROMARTYR HILARION (TROÏTSKY), ARCHEVÊQUE DE VEREÏA

Une des plus éminentes figures de l'Église orthodoxe russe des années 1920 fut l'archevêque Hilarion de Vereïa, théologien remarquable et personne extrêmement douée. Toute sa vie, il brûlait d'un grand amour pour l'Église du Christ, jusqu'à subir le martyre pour elle.

Ses œuvres littéraires se distinguent par leur contenu strictement ecclésial et sa lutte infatigable contre la scolastique, en particulier le latinisme, dont l'Église orthodoxe russe avait subi l'influence depuis le temps du métropolite Pierre Moghila [de Kiev].

Son idéal était la pureté ecclésiastique pour les écoles et les études théologiques.

Sa consigne permanente était : Il n'y a pas de salut en dehors de l'Église et il n'y a pas de sacrements en dehors de l'Église.

L'archevêque Hilarion (dans le monde : Vladimir Alexeïevitch Troïtsky) naquit le 13 septembre 1886, dans la famille d'un prêtre du village de Lipitsa, dans le district de Kachira de la Province de Tula.

La soif d'apprendre s'éveilla en lui à un âge précoce. Il n'avait que cinq ans lorsqu'il prit son frère de trois ans par la main, et quitta son village natal pour Moscou, dans le but d'aller à l'école. Lorsque son petit frère se mit à pleurer de fatigue, Vladimir lui dit : «Bon, tu n'as qu'à rester sans instruction alors». Les parents se rendirent compte à temps de la disparition de leurs enfants pour pouvoir les ramener vite à la maison. Vladimir fut bientôt envoyé en école théologique, et puis au séminaire. Après avoir terminé le cursus complet du séminaire, il entra à l'Académie Théologique de Moscou, où il termina brillamment ses études en 1910 et obtint le degré de candidat en théologie. Il resta à l'Académie avec une bourse de professeur.

Il vaut la peine de noter que Vladimir était un excellent étudiant dès le début de l'école théologique jusqu'à la fin de ses études à l'Académie Théologique. Il obtenait toujours les meilleures notes dans toutes les matières.

En 1913, Vladimir obtint son degré de maître en théologie pour son ouvrage fondamental : «Une vue d'ensemble de l'histoire du dogme de l'Église».

Son cœur brûlait du désir de servir Dieu comme moine. Le 28 mars 1913, au skite du Paraclet de la Laure de Trinité-St Serge, il reçut la tonsure monastique avec le nom Hilarion (en l'honneur de saint Hilarion le Nouveau, abbé et confesseur de Pélécète, commémoré le 28 mars). Environ deux mois plus tard, le 2 juin, il fut ordonné hiéromoine, et le 5 juillet de la même année, élevé au rang d'archimandrite.



Le 30 mai 1913, le père Hilarion fut nommé inspecteur de l'Académie Théologique de Moscou. En décembre 1913, l'archimandrite Hilarion fut confirmé comme professeur de l'Écriture sainte, dans la matière du Nouveau Testament.

L'archimandrite Hilarion avait acquis une grande autorité aussi bien comme éducateur de ceux qui étudiaient à l'école théologique que comme professeur de théologie, et ses sermons lui avaient valu une renommée étendue.

Ses ouvrages de théologie dogmatique sortaient les uns après les autres, enrichissant l'érudition ecclésiastique. Ses sermons sonnaient depuis l'ambon de l'église comme des sons de cloche, appelant le peuple de Dieu à la foi et au renouveau moral.

Quand la question se posa de savoir si l'Église russe devrait restaurer le patriarcat, il prit une position inspirée, en tant que membre du Concile local panrusse de 1917-1918 [1], en faveur du patriarcat. Il dit :

«L'Église russe n'a jamais été sans chef hiérarchique. Notre patriarcat fut détruit par Pierre I^{er}. Qu'avait-il gêné ? La conciliarité de l'Église ? Mais n'était-ce pas au temps des patriarches qu'il y avait surtout beaucoup de conciles ? Non, le patriarcat ne gênait ni la conciliarité, ni l'Église. Alors qui ? Voici devant moi deux grands amis, deux ornements du dix-septième siècle. – Le patriarche Nikon et le tsar Alexeï Mikhaïlovitch. Pour semer la dissension entre ces deux amis, de méchants boyards chuchotèrent à l'oreille du tsar : «À cause du patriarche, vous, le souverain, vous êtes devenu invisible.» Quand Nikon quitta le trône de Moscou, il écrivit : «Que le souverain ait plus d'espace sans moi.» Pierre incarna cette pensée de Nikon quand il détruisit le patriarcat. «Que moi, le souverain, j'aie plus d'espace sans le patriarche ...»

Mais la conscience de l'Église, au trente-quatrième canon apostolique, de même qu'au concile local tenu à Moscou en 1917, dit une chose irrévocable : «Les évêques de chaque nation, y compris la nation russe, doivent savoir qui est le premier parmi eux, et le reconnaître comme leur chef.»

Et je voudrais m'adresser à tous ceux qui, pour une raison quelconque, continuent à considérer nécessaire de protester contre le patriarcat. Pères et frères ! Ne perturbez pas la joie de notre unité d'esprit ! Pourquoi prenez-vous sur vous cette tâche ingrate ? Pourquoi faites-vous des discours inutiles ? Vous êtes en train de lutter contre la conscience de l'Église. Ayez un peu de crainte, de peur qu'il ne vous arrive de commencer à lutter contre Dieu (cf. Ac 5,39) ! Nous avons déjà péché – péché en ce que nous n'avons pas restauré le patriarcat il y a deux mois, quand nous étions venus tous à Moscou et que nous nous sommes rencontrés pour la première fois dans la grande cathédrale de la Dormition. N'était-ce pas douloureux jusqu'aux larmes que de voir le siège patriarcal vide ?... Et quand nous avons vénéré les saintes reliques des thaumaturges de Moscou et des princes des hiérarques de Russie, ne les avons-nous pas entendu nous faire le reproche que depuis deux siècles leur trône de chef hiérarchique était resté abandonné ?»

Aussitôt après la prise de pouvoir par les Bolchéviques, ceux-ci se mirent à persécuter l'Église, et en mars 1919, l'archimandrite Hilarion fut déjà arrêté. Son premier emprisonnement dura trois mois.

Le 11/24 mai 1920, l'archimandrite Hilarion fut élu, et le lendemain, sacré, évêque de Vereïa, un vicariat du diocèse de Moscou.

Ses contemporains donnaient une image pittoresque de lui : jeune, plein de gaieté, de bonne éducation, excellent prédicateur, orateur, chantre, et un brillant polémiste – toujours naturel, sincère et ouvert. Il était très fort physiquement, grand, large d'épaules, aux cheveux épais roussâtres et au visage clair et radieux. Il était le préféré du peuple ... L'évêque Hilarion jouissait d'une grande autorité parmi les membres du clergé et ses coévêques, qui l'appelaient *Hilarion le Grand* pour son intellect et sa fermeté dans la foi.

Son service épiscopal fut un calvaire. Deux années ne s'étaient pas encore écoulées depuis le jour de son sacre quand il fut envoyé en exil à Arkhanguelsk. L'évêque Hilarion resta éloigné de la vie ecclésiale toute une année. Il continua son activité lors de son retour de l'exil.

Sa Sainteté le patriarche Tikhon s'intéressa de près à lui, et en fit, en compagnie de l'archevêque Séraphim (Alexandrov) [2], son conseiller de même sensibilité le plus proche.

Le patriarche éleva l'évêque Hilarion au rang d'archevêque dès son retour de l'exil. Ses activités ecclésiastiques commencèrent à s'élargir. Il poursuivit des négociations sérieuses avec Toutchkov [3], sur la nécessité d'ordonner la vie de l'Église orthodoxe russe sur les bases de la loi canonique, au sein des conditions en cours sous le gouvernement soviétique; et il travailla à restaurer l'organisation de l'Église, en composant nombre d'épîtres patriarcales.

Il devint une menace pour les rénovationnistes [4], et, à leurs yeux, inséparable du patriarche Tikhon. Le soir du 22 juin/5 juillet 1923, Vladika Hilarion célébra une vigile de toute la nuit pour la fête de l'icône de la Mère de Dieu de Vladimir, au monastère Sretensky, dont les rénovationnistes avaient pris possession. Vladika liquida les rénovationnistes, re-consacra la cathédrale par le rite complet de la consécration, et rendit le monastère à l'Église. Le lendemain, le patriarche Tikhon célébra au monastère. Les offices divins durèrent toute la journée, jusqu'à six heures du soir. Le patriarche Tikhon nomma l'archevêque Hilarion supérieur du monastère Sretensky. Le chef rénovationniste, le métropolite Antonin (Granovsky), écrivit contre le patriarche et l'archevêque Hilarion avec une haine inexprimable, les accusant, sans cérémonie, d'être des contre-révolutionnaires. «Tikhon et Hilarion», écrivit-il, «ont produit des gazs suffocants *pleins de grâce*, contre la révolution, et la révolution s'est armée non seulement contre les Tikhonites, mais aussi contre toute l'Église, comme contre une bande de conspirateurs. Hilarion va ci et là, aspergeant les églises après les rénovationnistes. Il entre effrontément dans ces églises ... Tikhon et Hilarion sont coupables devant la révolution, s'opposent à l'Église de Dieu, et sont incapables d'offrir de bonnes œuvres pour excuses.» [5]

L'archevêque Hilarion comprit clairement l'injustice des rénovationnistes, et mena des débats passionnés à Moscou avec Alexandre Vvedensky [6]. Comme il l'exprimait lui-même, il mettait Vvedensky «au pied du mur» lors de ces débats, et révélait toutes ses ruses et mensonges.

Les patrons novateurs, ayant perçu que l'archevêque Hilarion était un obstacle à leurs agissements, déployèrent tous leurs efforts pour le priver de sa liberté. En décembre 1923, l'archevêque Hilarion fut condamné à trois ans de prison. Il fut emmené au camp de prisonniers de Kem [7], puis à Solovki [8].

Quand l'archevêque eut vu les conditions horribles dans les baraques, ainsi que la nourriture du camp, il dit : «Nous ne sortirons pas vivants d'ici.» L'archevêque Hilarion commença alors son calvaire, qui culmina dans son bienheureux trépas.

Le calvaire de l'archevêque Hilarion nous est d'un grand intérêt, car il s'y révèle toute la magnificence de l'esprit de ce martyr pour le Christ; pour cette raison, nous nous permettrons de porter un regard plus minutieux sur cette période de sa vie.

Vivant à Solovki, l'archevêque Hilarion garda toutes ces bonnes qualités d'âme qu'il avait obtenues par ses labeurs ascétiques, tant avant que pendant sa vie monastique et comme prêtre et hiérarque. Ceux qui vivaient avec lui pendant ces années furent témoins de son parfait dépouillement monastique, sa profonde simplicité, sa vraie humilité, et sa soumission enfantine. Il donnait tout simplement tout ce qu'il avait quand on le lui demandait.

Il était détaché de ses propres affaires. À telle enseigne qu'il avait besoin que quelqu'un surveille sa valise, par compassion pour lui. Il avait bien un tel assistant à Solovki. L'archevêque Hilarion pouvait être insulté, mais ne répondit jamais; il ne remarquait peut-être même pas l'intention d'insulte. Il était toujours enjoué, et même quand il était soucieux ou affligé, il essayait toujours de le cacher rapidement par sa gaieté. Il considérait tout avec des yeux spirituels, et tout lui servait à son profit spirituel.

«À la pêcherie Philémonov,» relata un témoin oculaire, «à 4 milles et demi de la citadelle et du camp principal de Solovki, sur les rives de la petite baie de la mer Blanche, l'archevêque Hilarion et moi, avec deux autres évêques et quelques prêtres (tous prisonniers), nous étions fabricants de filet et pêcheurs. L'archevêque Hilarion aimait parler de notre travail en réarrangeant les paroles du stichère de la Pentecôte : *Toutes choses sont données par l'Esprit*

saint : avant, des pêcheurs devinrent théologiens, et maintenant c'est le contraire – des théologiens sont devenus des pêcheurs.» C'est ainsi qu'il se fit soumis en face de son nouveau destin.

Sa bonne humeur s'étendit jusqu'aux autorités soviétiques elles-mêmes, et il fut capable de les voir, même elles, avec candeur.

Une fois, un jeune hiéromoine fut amené à Solovki depuis Kazan. Il avait été condamné à trois ans d'exil pour avoir ôté l'orarien [9] à un diacre novateur, et ne pas l'avoir autorisé à célébrer avec lui. L'archevêque approuva l'acte de l'hiéromoine, et plaisanta avec les divers termes de prison donnés aux uns et aux autres, qui n'avaient rien à voir avec la gravité de leur *crime*. «Car le Maître est généreux, Il reçoit le dernier aussi bien que le premier,» disait-il en citant l'homélie pascale de saint Jean Chrysostome. Il admet au repos celui de la onzième heure comme l'ouvrier de la première heure. Du dernier Il a pitié et Il prend soin du premier. À celui-ci Il donne; à l'autre Il fait grâce. Il agrée les œuvres et reçoit avec tendresse la bonne volonté. Il honore l'action et loue le bon propos». Ces paroles pouvaient sonner ironiques, mais elles transmirent un sentiment de paix, et firent accepter à l'hiéromoine l'épreuve comme reçue des Mains de Dieu.

Vladika Hilarion fut grandement encouragé par la pensée que Solovki était une école des vertus – de dépouillement, de douceur, d'humilité, de tempérance, de patience, et d'amour du travail. Un jour, des clerics fut dévalisés à leur arrivée, et les pères furent très peinés. Un des prisonniers leur dit pour rire que c'était ainsi qu'ils pouvaient apprendre le dépouillement. Vladika fut transporté de joie à cette remarque. Un des exilés ayant perdu ses bottes deux fois de suite, se promenait par le camp en sabots de caoutchouc déchirés. Sa vue déclenchait chez l'archevêque Hilarion une sincère gaieté; c'est ainsi qu'il encourageait la bonne humeur chez les autres prisonniers. Son amour pour chaque personne, son attention à tout un chacun et sa sociabilité étaient tout simplement stupéfiants. C'était l'individu le plus populaire du camp, de toutes les classes sociales. Non seulement le général, l'officier, l'étudiant, ou le professeur le connaissaient et parlaient avec lui (en dépit du fait qu'il y avait plusieurs autres évêques là-bas, même plus âgés et non moins érudits que lui), mais aussi le bas peuple, la société criminelle des voleurs et des bandits, le connaissaient comme une personne bonne et respectée, qu'il était impossible de ne pas aimer. Soit pendant les pauses du travail, soit dans son temps libre, on le voyait se promener bras dessus, bras dessous avec l'un ou l'autre membre de cette foule. Ce n'était pas par condescendance envers un *plus jeune frère* ou un homme déchu – non. Vladika parlait avec chacun d'égal à égal, et s'intéressait, par exemple, à la *profession*, ou à l'activité préférée de chacun d'eux. L'espèce criminelle est très fière et très susceptible. On ne peut pas l'offenser impunément. Mais les manières de Vladika surmontaient tout obstacle. Comme un des leurs, il les ennoblissait par sa présence et son attention. Il était particulièrement intéressant de l'observer dans cette foule, comment il discutait de tout avec eux.

Il était accessible à tous; il était comme tous, et il était facile de l'aborder, de le rencontrer et de parler avec lui. Extérieurement, Vladika était une personne des plus ordinaires, des plus simples, sans apparence de sainteté. Cependant, derrière cet extérieur ordinaire de joie et d'apparente mondanité, on commençait petit à petit à entrevoir une pureté enfantine, une expérience spirituelle vaste, de la gentillesse et de la compassion, sa douce indifférence aux biens matériels, sa vraie foi, sa piété authentique, et sa haute perfection morale – sans parler de sa force intellectuelle, jointe à une conviction forte et claire. Cette apparence de pécheur ordinaire, folie pour le Christ, et un masque de mondanité cachaient son activité intérieure aux gens, et le gardaient de l'hypocrisie et de l'orgueil. Il était l'ennemi juré de l'hypocrisie et de toute *apparence pieuse* et il était lucide et direct. Dans l'*équipe Troïtsky* (c'est le nom qu'ils avaient donné au groupe de travail de l'archevêque Hilarion) le clergé recevait une bonne éducation à Solovki. Tout le monde avait compris qu'il était inutile de se nommer un pécheur, de poursuivre de longues conversations pieuses, ou de montrer l'austérité de sa vie. Il était surtout inutile de se croire supérieur à ce que l'on était en réalité.

À chaque prêtre qui arrivait Vladika demandait les détails des événements qui l'avaient conduit à son emprisonnement. Un jour, un certain abbé fut amené à Solovki. L'archevêque lui demanda : «Pour quelle raison vous ont-ils arrêté ?»

«Oh, j'ai fait un Office de supplication à la maison, après qu'ils ont fermé le monastère,» répondit l'abbé. «Eh bien, les gens se sont rassemblés, et il y a eu quelques guérisons...»

«Ah, bon – même des guérisons ... Combien de Solovki vous ont-ils donné ?»

«Trois ans.»

«Eh bien,» dit Vladika, «ce n'est pas beaucoup; pour des guérisons ils auraient dû vous en donner davantage. Le gouvernement soviétique a fait une erreur...»

Il va sans dire qu'il était plus qu'immodeste de parler de guérisons obtenues par ses propres prières.

Vers l'époque du solstice d'été de 1925, l'archevêque Hilarion fut envoyé à la prison de Yaroslavl. Là, c'était très différent de Solovki. Il y avait des privilèges particuliers. On lui permit de recevoir des livres spirituels. Profitant de ces privilèges, l'archevêque Hilarion lisait beaucoup de littérature patristique et prenait des notes, qui finirent par donner beaucoup de cahiers épais d'instructions patristiques. Il put envoyer ces cahiers à des amis afin de les confier à leur garde, après un passage chez le censeur de la prison. Le hiérarque allait voir en secret le gardien de la prison, qui était un homme aimable, et grâce à lui, il constitua une collection clandestine de manuscrits religieux et de littérature soviétique, de même que de copies de divers documents administratifs de l'Église – et de correspondance avec des évêques.

Pendant ce temps, l'archevêque Hilarion supporta aussi courageusement une multitude d'ennuis. C'est quand il était dans la prison de Yaroslavl, qu'eut lieu le schisme grégorien [10] au sein de l'Église russe. Un agent de la GPU vint le voir, comme il était un évêque populaire, et essaya de le persuader de rejoindre le nouveau schisme. «Moscou vous aime – Moscou vous attend,» lui disait-il. Mais l'archevêque Hilarion resta ferme. Il voyait bien ce que la GPU essayait de faire, et rejeta courageusement la douce liberté que l'on lui offrait en échange de sa trahison. L'agent fut stupéfait de son courage et dit : «C'est un plaisir de parler avec un homme aussi intelligent.» Puis, il ajouta : «Pour combien de temps êtes-vous à Solovki ? Trois ans ?! Pour Hilarion – que trois ans ?! Si peu ?» Il n'est pas surprenant que trois autres années fussent ajoutées à sa peine à la suite de cela. La déclaration «pour avoir répandu des secrets d'état» fut aussi ajoutée; c'est-à-dire : pour avoir parlé de sa conversation avec l'agent dans la prison de Yaroslavl.

Au printemps de 1926, l'archevêque Hilarion fut renvoyé à Solovki. Son calvaire continua. Les grégoriens ne le laissaient pas en paix. Ils n'avaient pas perdu l'espoir qu'un jour ils arriveraient à rallier à leur cause un hiérarque aussi éminent que l'archevêque Hilarion, et, par là, à renforcer leur position.

Au début de juin 1927, quand la mer Blanche était tout juste redevenue navigable, l'archevêque Hilarion fut transféré à Moscou pour discuter avec l'archevêque Grégoire. En présence de diverses personnalités séculières, ce dernier demanda avec insistance à l'archevêque Hilarion de «prendre courage» et de diriger le «Synode suprême de l'Église» grégorienne, qui perdait rapidement de son importance. L'archevêque Hilarion refusa catégoriquement, expliquant que les actes de ce Synode étaient injustes et une perte de temps, fabriqués par des gens qui ne connaissaient ni la vie ecclésiale, ni les canons, et que par conséquent le Synode était condamné à échouer. De plus, l'archevêque Hilarion conseilla fraternellement à l'archevêque Grégoire d'abandonner ses projets, qui étaient non seulement inutiles, mais même dommageables à l'Église.

De telles rencontres se répétèrent plusieurs fois. Ils implorèrent Vladika Hilarion, lui promirent une totale liberté d'action et un klobuk blanc [11], mais il resta ferme dans ses convictions. Selon certaines rumeurs, lors d'une de ces réunions il aurait dit à quelqu'un : «Bien que je sois un archiprêtre, je suis un homme colérique, et je vous conseille vivement de partir. Après tout, je pourrais perdre mon sang-froid.»

«Je préfère pourrir en prison que de changer d'avis», disait-il une fois à l'évêque Gervais [12]. Jusqu'à la fin de sa vie, il resta sur ses positions concernant les grégoriens.

Pendant les temps de trouble, quand, à la suite du schisme rénovationniste, il y eut des désaccords entre des évêques exilés à Solovki, l'archevêque Hilarion fut un vrai pacificateur parmi eux. Il réussit à les mettre d'accord sur la base des principes orthodoxes. L'archevêque Hilarion fut un des évêques qui avaient travaillé à rédiger la Déclaration de 1926, qui fixa la position de l'Église orthodoxe dans les nouvelles conditions historiques. Cette déclaration joua un rôle immense dans la lutte contre les divisions naissantes [13].

En novembre 1927, quelques-uns des évêques de Solovki commencèrent à hésiter sur le schisme joséphite [14]. L'archevêque Hilarion réussit à rassembler jusqu'à quinze évêques dans la cellule de l'archimandrite Théophane, où ils décidèrent tous unanimement de rester fidèles à l'Église orthodoxe conduite par le métropolite Serge.

«Pas de schismes !» proclama l'archevêque Hilarion. «Peu importe ce qu'ils nous diront, nous le prendrons pour une provocation !»

Le 28 juin 1928, Vladika Hilarion écrivit à ses proches amis qu'il n'avait absolument aucune sympathie pour ceux qui s'étaient séparés, et considérait leurs actes sans fondement, insensés, et extrêmement dommageables. Il considérait une telle séparation comme un *crime ecclésiastique* vraiment grave dans les conditions actuelles. «Je ne vois absolument rien dans les actes du métropolite Serge et de son Synode qui mérite plus qu'un peu de condescendance et de patience», dit-il.

L'archevêque Hilarion travailla très dur pour convaincre l'évêque Victor (Ostrovidov) de Glazov [15], qui s'était très étroitement aligné sur les joséphites. Finalement il réussit bien à le convaincre, et celui-ci n'a pas seulement reconnu qu'il avait tort : il a même écrit une lettre à son troupeau pour leur ordonner de cesser leurs séparations.

Bien que l'archevêque Hilarion ne pouvait pas tout savoir sur la vie de l'Église de ce temps, il n'était pas cependant un observateur indifférent des divers troubles ecclésiastiques et des catastrophes qui s'écrasaient sur le peuple orthodoxe. Le peuple vint à lui pour des conseils et lui demandait ce qu'ils devraient faire pour obtenir la paix dans l'Église par les nouvelles conditions de vie politique. C'était une question très compliquée, et l'archevêque Hilarion fournit une réponse extrêmement profonde et bien analysée, fondée sur les canons et la pratique ecclésiastique orthodoxes.

Voici ce qu'il en écrivit dans une lettre datée du 10 décembre 1927 :

«Je n'ai pas participé depuis deux ans à la vie de l'Église. Je n'en ai qu'une information périodique et peut-être inexacte. Pour cette raison, il m'est difficile de juger des faits particuliers et des détails de cette vie; mais je crois que la ligne générale de la vie de l'Église, ses défauts et ses maladies me sont connus. Le défaut principal, celui que j'avais senti déjà plus tôt, est le manque de conciles ecclésiastiques depuis 1917 – c'est-à-dire, à une époque où ils sont le plus nécessaires, parce que l'Église russe se trouve dans des conditions historiques entièrement nouvelles, non sans la Volonté de Dieu. Ces conditions sont insolites, et considérablement différentes de ses conditions antérieures. La pratique ecclésiastique, y compris la formation des conciles de 1917–1918, ne convient pas à ces nouvelles conditions. La situation est devenue sensiblement plus compliquée depuis la mort du patriarche Tikhon. La question du *Locum Tenens*, autant que je sache, est aussi très confuse, et la gouvernance ecclésiastique est dans un état de désordre total. Je ne sais pas s'il y a quelqu'un parmi nos hiérarques, ou même parmi les membres conscients de l'Église en général, qui soient assez naïfs ou myopes pour entretenir l'illusion absurde que le gouvernement soviétique sera bientôt renversé et [l'ordre ancien] restauré, etc. Mais je pense que tous ceux qui désirent le bien de l'Église reconnaissent le besoin pour l'Église russe de se faire une place pour elle-même dans les nouvelles conditions historiques.

Donc, un concile est nécessaire; et tout d'abord nous devons demander aux autorités gouvernementales de nous permettre de convoquer un concile. Mais quelqu'un doit rassembler le concile, faire les préparations nécessaires – en un mot, amener l'Église à un concile. Donc,

maintenant, avant le concile, on a besoin d'un corps ecclésial. J'ai une série d'exigences pour l'organisation et l'activité de ce corps, qui, je crois partager avec tous ceux qui veulent un bon ordre ecclésiastique plutôt qu'une perturbation de la paix ou quelque nouvelle confusion. Je vais indiquer quelques-unes de ces exigences.

1. Un corps ecclésial temporaire ne doit pas être essentiellement indépendant; autrement dit, il doit avoir l'agrément du Locum Tenens dès le départ.

2. Autant que possible, le corps ecclésial temporaire doit inclure ceux qui ont été délégués par le Locum Tenens, le métropolitain Pierre (Polianski) ou le saint patriarche.

3. Le corps ecclésial temporaire doit unir et non pas séparer l'épiscopat. Il n'est pas là pour juger, ni pour punir des insoumis – cela sera la tâche du concile.

4. Le corps ecclésial temporaire doit voir sa tâche comme modeste et pratique : la création d'un concile.

Les deux derniers points demandent une explication particulière. Le fantôme repoussant de la VTsU (Suprême Administration Ecclésiastique) de 1922 [16] plane encore au-dessus de la hiérarchie et des personnalités ecclésiastiques. Les gens d'Église sont devenus soupçonneux. Le corps ecclésial temporaire doit craindre comme le feu la moindre ressemblance dans son activité à l'activité criminelle de la VTsU. Autrement, un nouveau désordre aura lieu. La VTsU avait commencé avec des mensonges et de la tromperie. Tout doit être fondé sur la vérité. La VTsU, un corps entièrement auto-nommé, s'est proclamée maîtresse suprême de la destinée de l'Église russe – un maître auquel les lois ecclésiastiques, voire les lois communes divines et humaines, ne s'appliquent pas nécessairement. Notre corps ecclésial sera seulement temporaire, avec l'unique tâche de convoquer un concile. La VTsU persécutait tous ceux qui ne voulaient pas se soumettre à elle – c'est-à-dire, tous les hiérarques et autres travailleurs ecclésiastiques intègres. Menaçant de punitions à gauche et à droite, et promettant grâce aux soumis, la VTsU rappelait la censure du gouvernement – censure que le gouvernement lui-même trouvait à peine désirable. Ce côté répugnant des activités criminelles de la VTsU et de son successeur, le soi-disant *Synode*, avec ses conciles de 1923–1925, leur a valu un mépris bien mérité, a causé de grands malheurs et souffrance à des gens innocents, a apporté uniquement du mal, avec le seul résultat qu'une partie de la hiérarchie et quelques personnes irresponsables ont quitté l'Église pour former des groupes schismatiques. Rien de cette sorte, même pas la plus légère trace de tout cela, ne doit subsister dans les activités du corps ecclésial temporaire. J'insiste tout particulièrement sur cette pensée, parce que je vois un très grand danger précisément en cela. Notre corps ecclésial doit convoquer un concile. Concernant ce concile, les exigences suivantes sont nécessaires.

5. L'organe ecclésial temporaire doit convoquer mais non sélectionner les membres du concile, comme l'avait fait la VTsU de triste mémoire en 1923. Un concile sélectionné n'aura aucune autorité et n'apportera pas de calme, mais seulement un nouveau désordre à l'Église. Point n'est besoin d'allonger la liste des faux conciles de l'histoire – les trois suffisent : Éphèse en 449, et les deux à Moscou, entre 1923 et 1925. Mon premier vœu pour le futur concile est qu'il témoigne de sa non-participation totale et de sa non-solidarité avec tous les mouvements politiquement suspects, pour disperser le brouillard de la calomnie outrée et nauséabonde qui a enveloppé l'Église russe par les efforts criminels des auteurs de mal (de la rénovation). Seul un vrai concile peut avoir de l'autorité, apporter le calme dans la vie de l'Église, et apaiser le cœur tourmenté des gens d'Église. Je crois qu'au concile, toute l'importance de ce moment ecclésiastique sera manifestée, et il ordonnera la vie ecclésiale d'une manière qui correspond aux conditions nouvelles.

Comme le pensait et confirmait l'archevêque Hilarion, c'est seulement par la conciliarité ecclésiale qu'il pouvait y avoir une pacification, et que l'Église orthodoxe russe pouvait mener ses activités normales au sein des conditions nouvelles de l'état soviétique.

Son calvaire tirait à sa fin. En décembre 1929, l'archevêque Hilarion fut envoyé vivre à Alma-Ata en Asie Centrale pour trois ans. Il voyagea sous surveillance d'une prison à l'autre. Il se fit voler sur la route, et quand il arriva à Léningrad, il portait une chemise longue qui

fourmillait de parasites, et était déjà malade. Il écrivit de la prison de Léningrad où on l'avait placé : «Je suis gravement malade du typhus à poux, et suis alité à l'hôpital de la prison. J'ai probablement été infecté pendant le voyage; le samedi 28 décembre, se décidera mon destin (moment critique de la maladie). Il est peu probable que je survive.»

Quand à l'hôpital on lui dit qu'il avait besoin d'être rasé, son Éminence répondit : «Faites de moi ce que vous voulez». Dans son délire, il dit : «Maintenant je suis complètement libre; personne ne peut me prendre».

L'ange de la mort se tenait déjà à la tête du souffrant. Quelques minutes avant de mourir, celui-ci se fit dire par le docteur qui était venu à son lit que la crise était finie et qu'il pourrait se rétablir. L'archevêque Hilarion dit, à voix basse, à peine audible : «Que c'est bon ! Nous sommes loin maintenant de...» Sur ces paroles, le confesseur du Christ mourut. C'était le 15/28 décembre 1929.

Le métropolite Séraphim (Tchitchagov), qui occupait le siège de Leningrad à cette époque, obtint la permission d'emporter son corps pour l'ensevelir. Ils apportèrent à l'hôpital

des habits épiscopaux blancs et une mitre blanche. Ils l'en revêtirent et l'emmenèrent à l'église du monastère Novodevitchy de Léningrad. Vladika avait terriblement changé. Dans le cercueil gisait un vieil homme gris, pitoyable, rasé. Une personne de sa famille s'évanouit en l'y voyant – il ressemblait si peu à l'ancien Hilarion.

Il fut enseveli au cimetière du monastère Novodevitchy, non loin des tombes de la famille de l'archevêque d'alors, plus tard patriarche, Alexeï (Simansky).

À part le métropolite Séraphim et l'archevêque Alexeï, l'évêque Ambroise (Libine) de Luga, l'évêque Serge (Zenkevitch) de Lodeïnoïe Polïe, et trois autres évêques participèrent aux funérailles.

C'est ainsi que ce géant spirituel et physique partit pour l'éternité – un homme à l'âme merveilleuse, doté par le Seigneur de talents théologiques exceptionnels, et qui avait donné sa vie pour l'Église. Sa mort fut une immense perte pour l'Église orthodoxe russe.

Mémoire éternelle au saint hiérarque Hilarion !



Notes

Le 27 avril/10 mai 1999, le saint hiéromartyr Hilarion, archevêque de Vereïa, fut glorifié comme saint. La veille de sa canonisation, les reliques du saint hiéromartyr furent transférées de Saint-Pétersbourg à Moscou et placées dans l'église du monastère Sretensky.

Saint Hilarion est commémoré deux fois l'an : le 15/28 décembre, jour de son trépas de martyr, et le 27 avril/10 mai, jour de sa glorification.

[1] Le concile local panrusse fut le premier concile ecclésiastique en Russie depuis l'abolition du patriarcat au concile de 1681-1682. Ses sessions durèrent d'août 1917 en septembre 1918.

[2] Plus tard métropolite de Kazan et de Sviyazhsk, il fut fusillé par les bolchéviques en 1937.

[3] Evguéni Alexandrovitch Toutchkov fut le plénipotentiaire de la GPU (ancêtre du KGB) pour les affaires ecclésiastiques. Il fut responsable de semer le désordre dans l'Église russe par tous les moyens possibles, y compris l'usage d'arrestations en masse et l'exécution du clergé, de même que le soutien ouvert à "l'Église Vivante" (v. note 4 ci-dessous).

[4] C'est-à-dire, membres de "l'Église Vivante", organisme qui tenta de supplanter l'Église orthodoxe russe tout en réformant les doctrines, traditions et pratiques orthodoxes selon des idées libérales modernes.

[5] Izvestia, 23 septembre, 1923.

[6] Alexandre Vvedensky était un prêtre libéral qui, de 1923 jusqu'à sa mort en 1946, était un des dirigeants de "l'Église Vivante".

[7] Kem, une ville en Karélie, avait un camp de prisonniers qui, de 1926 en 1939, servait de point de départ aux prisonniers politiques qui allaient finir à Solovki.

[8] Le monastère de Solovki, situé sur les îles Solovetsky dans la mer Blanche, fut converti en camp de travail après la révolution bolchévique. En 1926 il devint un camp de prisonniers, et le resta jusqu'à sa fermeture en 1939. Il a été réouvert comme monastère in 1990.

[9] Orarion : étroite étole portée par les diacres orthodoxes par-dessus l'épaule gauche.

[10] Le schisme grégorien, appelé ainsi du nom de son évêque fondateur, Grégoire (Yakovetsky), était un nouveau schisme fomenté par les autorités soviétiques après l'échec évident des rénovationnistes. C'était essentiellement un concile d'évêques, soumis aux autorités soviétiques et donc considérés comme légal par elles. Ces évêques prétendaient gouverner l'Église après la mort du patriarche Tikhon, puisque le Locum Tenens, le métropolite Pierre de Kroutitsa, était emprisonné. Ils différaient des rénovationnistes en ce qu'ils reconnaissaient aussi bien le défunt patriarche Tikhon que le Locum Tenens (puisque'il était en prison, et par conséquent il ne pouvait pas gêner), et étaient ouvertement traditionalistes.

[11] Klobuk : sorte de couvre-chef monastique. Un klobuk blanc, au lieu d'un noir, est donné à un hiéarque de rang de métropolite.

[12] Évêque de Rostov et d'Ouglitch, il rejoignit "l'Église Vivante" en 1925 et par la suite, il renia même Dieu.

[13] L'auteur se réfère à l'initiative de l'archevêque Hilarion dans le mémorandum composé par un concile d'évêques de Solovki sur la séparation de l'Église et de l'État, et la possibilité de l'existence de l'Église sous un régime qui, sur le plan idéologique, était diamétralement opposé à l'Église et à tout ce qu'elle croit et représente. Il adopta la position selon laquelle l'Église ne doit pas se mêler de politique, mais, de la même manière, l'État ne doit pas se mêler non plus de la vie régulière de l'Église. "Le mémorandum conclut que si le gouvernement soviétique accepte ces conditions de coexistence, alors l'Église 'se réjouira de la justice' de ceux dont de telles pratiques dépendent. Si... non, elle est prête à continuer à souffrir, et répondra calmement, se rappelant que son pouvoir n'est pas dans l'intégrité de son administration extérieure, mais dans l'unité de foi et l'amour de ses enfants; mais avant tout, elle met ses espoirs dans le pouvoir inconquérable de son divin Fondateur" (Dimitri Pospelovsky, L'Église

russe sous le régime soviétique, 1917–1982 [Crestwood, N.Y.: St. Vladimir's Seminary Press, 1984], vol. 1, pp. 142–46).

[14] Appelé ainsi du nom du métropolite Joseph (Petrovikh) de Saint-Pétersbourg, qui s'était séparé du métropolite Serge à la suite de la déclaration de loyauté de celui-ci envers le régime soviétique et fut un des dirigeants de l'Église des catacombes en Russie à ses débuts. Le présent article a été écrit dans les années 1960, pendant une période de conflit entre le patriarcat de Moscou et l'Église Orthodoxe Russe Hors-Frontières concernant la correction relative des actes du métropolite Serge et de ceux des hiérarques qui, étant en désaccord, se séparèrent de lui. Les arguments des partisans et des détracteurs de la déclaration du métropolite Serge, comme ceux présentés dans cet article, furent volontairement ignorés en 2007, lors de la réunion des deux parties de l'Église Russe.

En 1981, le métropolite Joseph, en compagnie des nouveaux martyrs et confesseurs de Russie, fut canonisé par l'Église Orthodoxe Russe Hors-Frontières, et il continue à être hautement honoré par les fidèles russes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de leur patrie. Quand le patriarcat de Moscou canonisa les nouveaux martyrs et confesseurs en 2000, il y avait, parmi les saints nouvellement canonisés, des hiérarques et des prêtres qui avaient soutenu et commémoré le métropolite Serge, aussi bien que de ceux qui s'étaient opposés à sa politique et ne l'avaient pas commémoré comme chef hiérarchique. Ce faisant, le patriarcat "légalisa" une pluralité d'attitudes à l'égard de la période complexe et extrêmement difficile de l'Église Orthodoxe Russe sous le régime soviétique.

[15] Le nouveau hiéro-confesseur Victor (†1934) fut canonisé. Il est commémoré le 19 avril et le 18 juin.

[16] En mai 1922, des membres du schisme de l'Église Vivante s'emparèrent illégalement de l'administration de l'Église, profitant du fait que le patriarche Tikhon était alors consigné à domicile.

Une parole a ouvert le ciel au bon larron, et une parole empêcha Moïse d'entrer dans le terre promise. Cela nous apprend qu'il ne faut pas regarder comme indifférente la maladie de la langue.
(sentence 35)

Ne vous étonnez point si quelquefois des gens qui ne peuvent avoir du repos avec eux-mêmes, veulent troubler le vôtre et vous contrarier : ne vous irritez point non plus contre eux, et opposez-leur une parfaite soumission à la volonté de Dieu.
Jean de Carpathes (sentence 38)